Document généré le 6 juin 2025 10:31

Anthropologie et Sociétés

Gilbert RIST. Le développement. Histoire d'une croyance occidentale. Paris, Presses de Sciences po., coll. Références inédites, 1996, 426 p., bibliogr. index.

Nelson Michaud

Volume 22, numéro 1, 1998

Afrique revisitée

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015533ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015533ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Michaud, N. (1998). Compte rendu de [Gilbert RIST. Le développement. Histoire d'une croyance occidentale. Paris, Presses de Sciences po., coll. Références inédites, 1996, 426 p., bibliogr. index.] *Anthropologie et Sociétés*, *22*(1), 208–210. https://doi.org/10.7202/015533ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Enfin ce livre qui s'adresse aussi bien aux experts en développement et aux politiciens qu'aux chercheuses ou chercheurs du milieu universitaire est un appel à la mobilisation en vue d'améliorer la situation des agricultrices africaines qui continuent d'utiliser la houe comme principal instrument de travail en cette fin du 20e siècle. Cet ouvrage dense du point de vue de l'information s'avère un excellent manuel pour les personnes qui s'intéressent aux femmes africaines et à leur situation dans le cadre du développement. Il faut souligner, notamment dans l'approche « Femmes et développement », la remise en question rigoureuse des outils conceptuels connus et d'usage répandu ainsi que la capacité d'en formuler de nouveaux sur la base de l'expérience des chercheuses auprès des agricultrices africaines.

Références

RODNEY W., 1972, *How Europe Underdeveloped Africa*. Londres, Bogle, coll. L'Ouverture.

Gertrude Mianda
Département de sociologie/étude des femmes
Collège Glendon/Université York
2275, Bayview avenue
Toronto (Ontario)
Canada M4N 3M6

Gilbert RIST, *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*. Paris, Presses de Sciences po, coll. Références inédites, 1996, 426 p., bibliogr., index.

S'engager dans une réflexion qui prend pour thème le développement représente un défi intellectuel qui cache autant de pièges méthodologiques — le sujet est vaste — que de pièges normatifs — le sujet peut être émotif. C'est sur ce fil que s'est engagé, sans fausse pudeur et sans fausse modestie, Gilbert Rist.

D'entrée de jeu, l'auteur annonce ses choix. Ainsi, le développement n'est pas l'affaire que d'un certain nombre de pays « du Sud » ou « postcoloniaux ». Le secteur sur lequel Rist lance son filet est beaucoup plus vaste : pour lui, « il s'agit de considérer le développement comme un phénomène global, car, bien que certains pays s'autoproclament « développés », ils sont loin de se désintéresser pour autant de leur propre développement », dira-t-il (p. 13). L'illustration la plus éloquente de cet aspect réside sans doute dans l'analyse du « développement durable » qui est faite au chapitre 10.

Par l'analyse de textes qu'il considère comme marquants dans la perception que nous nous sommes donnée du développement, mais aussi par l'étude de l'ensemble d'un discours, Rist nous fait donc voir comment cette perception a évolué. Soulignant le caractère innovateur auquel aspire chacune de ces expressions du développement, il conclut toutefois qu'il s'agit plutôt de simples variations sur un même thème qui conduisent à une seule conclusion, soit la nécessité de « faire autre chose que ce que l'on a fait jusqu'ici » (p. 406).

Pour mener sa démonstration, Rist met en application les préceptes méthodologiques durkheimiens. Il mène une réflexion analytique dense, bâtie selon une approche historique génétique — l'étude de l'évolution historique d'un concept à partir d'un point d'origine — et menée dans une perspective critique. D'entrée de jeu, Rist précise que si la mosaïque

qu'il choisit de nous présenter n'est pas complète, « les fragments oubliés » ne nous privent en rien de percevoir « la forme générale » du problème étudié.

Désireux d'effectuer une démarche méthodologique rigoureuse, Rist consacre son premier chapitre à la définition qu'il entend donner au concept dont il cherche à comprendre l'évolution. Fait intéressant à souligner, il ne donne pas une, mais bien deux définitions du développement. La première est construite selon les règles de l'art durkheimien et l'auteur explique la portée et le sens profond de chacun des segments qui la composent (p. 27-34). Par ailleurs, il définit aussi le développement comme une croyance qui, un peu à l'instar d'une religion, est ancrée dans une tradition sociale, véhicule ses mythes, démontre son « efficacité » et se voit ravivée par ses rituels. Cette description analogique du développement apporte une dynamique intéressante dont l'auteur sait se servir, au besoin, dans son exposé, de façon particulièrement stimulante dans son dernier chapitre et surtout dans sa conclusion.

Les autres chapitres du volume sont autant de tranches par lesquelles il nous est possible d'aborder divers aspects du développement. Comme l'étude entreprise comprend une forte dimension évolutive, l'enchaînement essentiellement chronologique auquel nous sommes soumis surprend peu. Cependant, le découpage qui y est effectué est, lui, un peu plus déroutant.

Ainsi, après avoir survolé d'un trait l'Antiquité grecque et chrétienne, les Lumières et le XIX^{e} siècle, nous passons en revue la fin des années 1800 et le début des années 1900. Ces deux chapitres constituent, en quelque sorte, les prémisses ayant amené la considération du phénomène que l'auteur veut nous faire apprivoiser.

L'« anodine » déclaration du président Truman en janvier 1949, dans laquelle est établie la distinction entre monde développé et monde sous-développé, occupe un chapitre en soi. Cet énoncé marque la première reconnaissance véritable du concept de développement et il s'agit, pour Rist, de « l'acte inaugural d'une nouvelle ère » où, « en conquérant leur indépendance politique, [les pays sous-développés] perdaient leur identité et leur autonomie économique parce qu'ils étaient contraints de cheminer sur la voie du développement tracée par d'autres qu'eux » (p. 132).

Chacun des sept chapitres suivants couvre une période d'environ une décennie et fait porter l'analyse sur les structures occidentales, les réponses tiers-mondistes et les approches théoriques ayant jalonné l'évolution du concept. C'est peut-être à cet égard que se situe notre plus sérieuse réserve sur l'organisation que Rist a privilégiée pour présenter sa réflexion : il aurait été d'autant plus enrichissant et éclairant de mieux établir le dialogue entre les éléments théoriques et les éléments politiques, à défaut de quoi le lecteur est un peu laissé à lui-même pour établir ces liens pourtant essentiels.

Dans la lecture prospective postmoderniste qu'il offre, le dernier chapitre permet de relativiser les divers éléments abordés au fil des chapitres précédents. Les conclusions qu'il en tire sont tout aussi rigoureuses que percutantes : « le développement n'existe plus que comme réalité virtuelle, comme image de synthèse insérée dans le long métrage de la globalisation » (p. 377) ; ou encore : « la théorie économique actuelle ne peut plus rendre compte de la réalité économique dans laquelle nous vivons » (p. 382-384). Cela amène inévitablement des questions : « ne faut-il pas remettre en cause la croyance même si elle a l'avantage d'entretenir le confort intellectuel des fidèles ? » (p. 387) ; et, conséquemment : alors, que faire ? Ce à quoi l'auteur répond en proposant trois « stratégies de transgression » qui permettent de préparer la nécessaire étape de l'« après-développement ».

Somme toute, ce que nous présente Rist est beaucoup plus qu'une étude de grands textes : il procède à l'évaluation d'un concept mis en forme par le discours. Sa contribution porte également au-delà de l'analyse herméneutique puisqu'il étudie l'évolution socioéconomique et politique du concept de développement et de ses incidences sur les sociétés du monde en inscrivant sa démarche dans les racines occidentales de la question et en repoussant à l'extrême les limites de son raisonnement. Il ouvre, du coup, une porte sur une importante réflexion épistémologique.

Certes, le texte présente quelques lacunes mineures puisque des questions semblent avoir été éludées ; ainsi, on peut se demander, sur le plan de la sociologie politique, comment les contribuables occidentaux perçoivent les contributions nationales au développement. Ou encore, pour nous aider à situer la réflexion, dans quel débat s'inscrit cette contribution. Il ne s'agit toutefois pas, on l'aura compris, d'éléments qui affaiblissent pour autant la démonstration de la nécessité d'un nouveau paradigme. En contrepartie, l'ouvrage possède l'immense qualité de savoir susciter la réflexion autour d'une question très contemporaine, malgré ses origines inscrites dans les gènes de nos sociétés occidentales.

Nelson Michaud
Département de science politique
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

Marguerite DUPIRE, *Peuls nomades. Étude descriptive des Wodaabe du Sahel nigérien.* Paris, Karthala, 1996 (1re édition 1962), 336 p., illustr., cartes, fig., bibliogr., index.

Descriptif avant tout, le livre présente le mode de vie pastoral des Wodaabe, Peuls du centre du Niger (Tahoua, Tanout), et leur organisation sociale et politique : filiation, mariage, système de parenté, famille, « fraction » et structure tribale. Sont aussi décrits leurs rapports avec les éleveurs touarègues et bouzous, les Peuls semi-sédentaires, les villages agricoles peuls et haoussa. Le système de représentations (sauf certaines traditions mythico-historiques) et les rites sont sommairement abordés. Le milieu biophysique est relativement absent.

Dans les années 1950, les Wodaabe conservaient « le mieux les traditions de nomadisme qui caractérisent leur groupe ethnique » (p. 37). Les sédentaires appelaient les Wodaabe et autres Peuls nomades (Hontorbe, etc.) « Bororo », nom que ces derniers réservaient à leur race bovine (p. 322) : longues cornes en forme de lyre, mi-sauvage, adaptée aux déplacements et à la sécheresse.

Sur le plan matériel et économique, on est d'abord frappé par le caractère « foncièrement » (p. 54), voire « outrancièrement » (p. 127) pastoral des Wodaabe. Ils avaient horreur de cultiver ; ils cueillaient des fruits sauvages, mais ne chassaient pas ; ils n'étaient pas doués pour l'artisanat, sauf la fabrication de cordes. Leurs troupeaux n'étaient pourtant ni imposants en général, ni très productifs. Deuxième point essentiel, l'arrivée des pluies chassait hommes, femmes et enfants des régions où ils vivaient, en minorité, parmi les sédentaires ; ils se retrouvaient bientôt avec leurs troupeaux à 400 km vers le nord, sur des steppes propices à l'élevage. Peu encombrés par leur culture matérielle, ces gens dormaient à la belle étoile sous des nattes. Le manque d'eau les obligeait à se replier vers le sud après